

LE TEMPS

Littérature Conversation entre l'ogre Frankétienne et l'elfe Dany Laferrière: 34-35

Journalisme Le quotidien qui a tout vu, tout vécu: 37

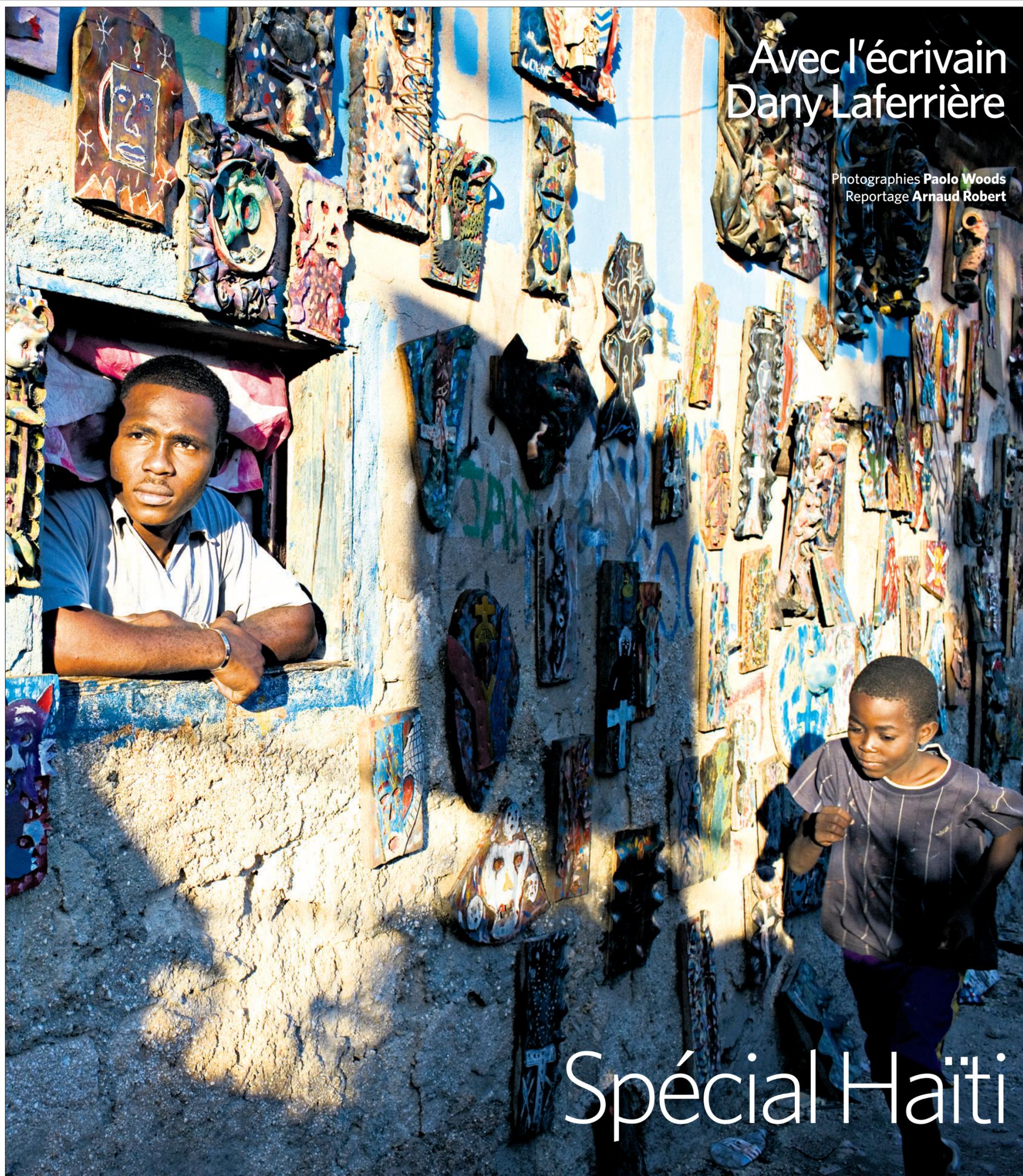
Peinture Comment sauver le patrimoine: 38

Album Les lieux rêvés d'une île baroque: 39

Musique Notre sélection spécial Haïti: 43

Samеди culturel

N° 672
Samedi 19 mars 2011



Avec l'écrivain
Dany Laferrière

Photographies Paolo Woods
Reportage Arnaud Robert

Spécial Haïti

Dany Laferrière: «J'ai faim, dit l'un. Fais de la peinture, dit l'autre. Mais je ne sais pas peindre, dit le premier. Alors tu ne mangeras pas, répond le second. C'est ainsi qu'on devient artiste en Haïti. Il faut faire, et voilà.»

PUBLICITÉ

Cæcilia présente **Les Grands Interprètes**

Conservatoire de Musique
Mardi 22 mars | 20 h 00

Quatuor Arditti

Beethoven | Bartók | Kurtág | Ravel
Location: Service Culturel Migros
Tél.: 022 319 61 11
Fondation S. et L.-A. Lombard - www.caecilia.ch

NOVEMBRE

Un film d'Abel Davoine
Genève, Lausanne, La Chaux-de-Fonds
www.tracescinema.ch/novembre



OSR ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE

Marek **JANOWSKI** direction

Kit **ARMSTRONG** piano

Félix MENDELSSOHN
Les Hébrides, ouverture en si mineur op. 26

Frédéric CHOPIN
Concerto pour piano et orchestre N° 1 en mi mineur op. 11

Robert SCHUMANN
Symphonie N° 4 en ré mineur op. 120 (version 1851)

JEUDI 24 MARS 2011, 20H
Victoria Hall, Genève
022 807 00 00 - www.osr.ch

OSR ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE

Marek **JANOWSKI** direction

Boris **BROVTSYN** violon

Félix MENDELSSOHN
Les Hébrides, ouverture en si mineur op. 26

Ernest CHAUSSON
Poème pour violon et orchestre op. 25

Maurice RAVEL
Trigane, Rhapsodie de concert pour violon et orchestre

Robert SCHUMANN
Symphonie N° 4 en ré mineur op. 120 (version 1851)

VENDREDI 25 MARS 2011, 20H
Victoria Hall, Genève
022 807 00 00 - www.osr.ch

LUCERNE FESTIVAL
À PÂQUES

Concentus Musicus Wien | Nikolaus Harnoncourt | Christine Schäfer | Roberta Invernizzi | Wiebke Lehmkuhl | Toby Spence | Ruben Drole

Œuvre de Georg Friedrich Haendel

Dimanche 10 avril
Salle de concert KKL Luzern

www.lucernefestival.ch
t +41 (0)41 226 44 80

«Le nègre, en créole,

Dany Laferrière et Frankétienne possèdent chacun une manière d'écrire qui semble les opposer. Pourtant, il n'y a pas qu'Haïti qui nourrit leur complicité.
Par Isabelle Rüf et Eléonore Sulser

Pourquoi Dany Laferrière?

C'était en janvier, les images d'un Japon dévasté ne tournaient pas en boucle dans nos têtes. Nous apprenions que la Maison de la littérature à Genève (MLG) organiserait, du 16 au 19 mars, des Journées consacrées aux écrivains haïtiens, quatre jours pour découvrir – ou retrouver – des auteurs d'exception. Quatorze mois après le séisme qui a déchiré Haïti, *Le Temps* a voulu s'associer à l'événement.

Nous avons demandé à Dany Laferrière d'être le rédacteur en chef du Samedi Culturel. Parce que nous admirons son œuvre. Parce qu'il est autant écrivain que journaliste, comme en témoigne *Tout bouge autour de moi*, son dernier livre (lire le Samedi Culturel du 7 janvier). Il y dit comment un peuple chante la nuit, après la fureur de la terre –

une secousse d'une magnitude de 7,3. Consolation, retrouvailles, renaissance. L'écrivain a le deuil lumineux. Il débusque la vie telle qu'elle ne se résigne pas.

Dany Laferrière a conçu le sommaire de ce numéro, en collaboration avec notre envoyé spécial en Haïti Arnaud Robert. Il a ensuite commenté chaque sujet. Dans ses commentaires – vous les trouverez entre de gros guillemets dorés, en marge de chaque article – s'exprime une conviction. L'art ne donne pas un sens aux ruines. Il en conjure l'effroi, il donne une forme au deuil. Il autorise une reconstruction – de soi, du monde. Il est l'expression d'une nécessité: tenir debout, dans l'intelligence des matières, même quand les charognards menacent.

Alexandre Demidoff

Samedi Culturel: En janvier 2010, la terre tremblait en Haïti. Aujourd'hui, c'est le Japon qui fait face à une catastrophe majeure...

Frankétienne: Devant cet événement, un Haïtien pense à ce qui est arrivé il y a un an. Je me souviens de cette prémonition que j'ai eue le 15 novembre 2009, à l'aube. Une voix m'a dit: Frankétienne, voilà dix ans que vous n'avez pas écrit de pièce de théâtre. Ecrivez-en une qui parle de l'écologie mondiale. Votre pays va être durement frappé et ensuite le monde entier. Je me suis réveillé en sueur. Le jour même, j'ai écrit la pièce *Melovivi* – «Le Piège» en créole. C'est ce piège qui nous enserre maintenant. Notre petite terre a parfois la diarrhée, parce que nous les humains, dans notre course effrénée, nous l'avons fragilisée.

Dany Laferrière: Grâce aux nombreuses caméras de sécurité, au Japon, on a vu à quoi ressemble la panique pure. Devant ces images, j'ai vu le pendant de ce que j'avais vécu en Haïti, sans pouvoir le saisir. Et puis il y a eu le déferlement du tsunami. Au Japon, les constructions ont mieux résisté, mais le prix de la technologie, c'est la menace nucléaire, que nous n'avons évidemment pas!

Frankétienne, Dany Laferrière, que pensez-vous l'un de l'autre?

F: Je pourrais presque être son père mais disons plutôt que je suis son aîné. Il y a des connivences mystérieuses qui nous relient. Dans *Miraculeuse*, un livre où je me livre vraiment, j'ai dit cette fraternité entre nous. Haïti a beaucoup d'écrivains, mais Dany a construit une œuvre qui tient. C'est ma réponse à ceux qui sont jaloux de sa rapide célébrité. Dany est possédé de manière passionnelle par la littérature. Moi, je suis un génial mégalomane, le plus grand écrivain de tous les temps! (*Rires.*)

D.L.: C'est étonnant, cette complicité, car nous sommes très différents. Il a, dès le début, compris quelque chose de mon ironie. Frankétienne est devenu un personnage de mes livres, il est dans *L'Enigme du retour*, dans *Tout bouge autour de moi*. Il a élaboré un personnage en cohérence entre sa vie personnelle et son œuvre. Il crée un espace culturel dans le monde haïtien. Il est artiste tout le temps, cette énergie qui l'habite ne le quitte jamais. Elle déborde sur le milieu haïtien, avec ses écrits, ses tableaux. *Ultravocal* est une œuvre fondatrice. Il est capable d'expliquer sa vision à un enfant de 4 ans.

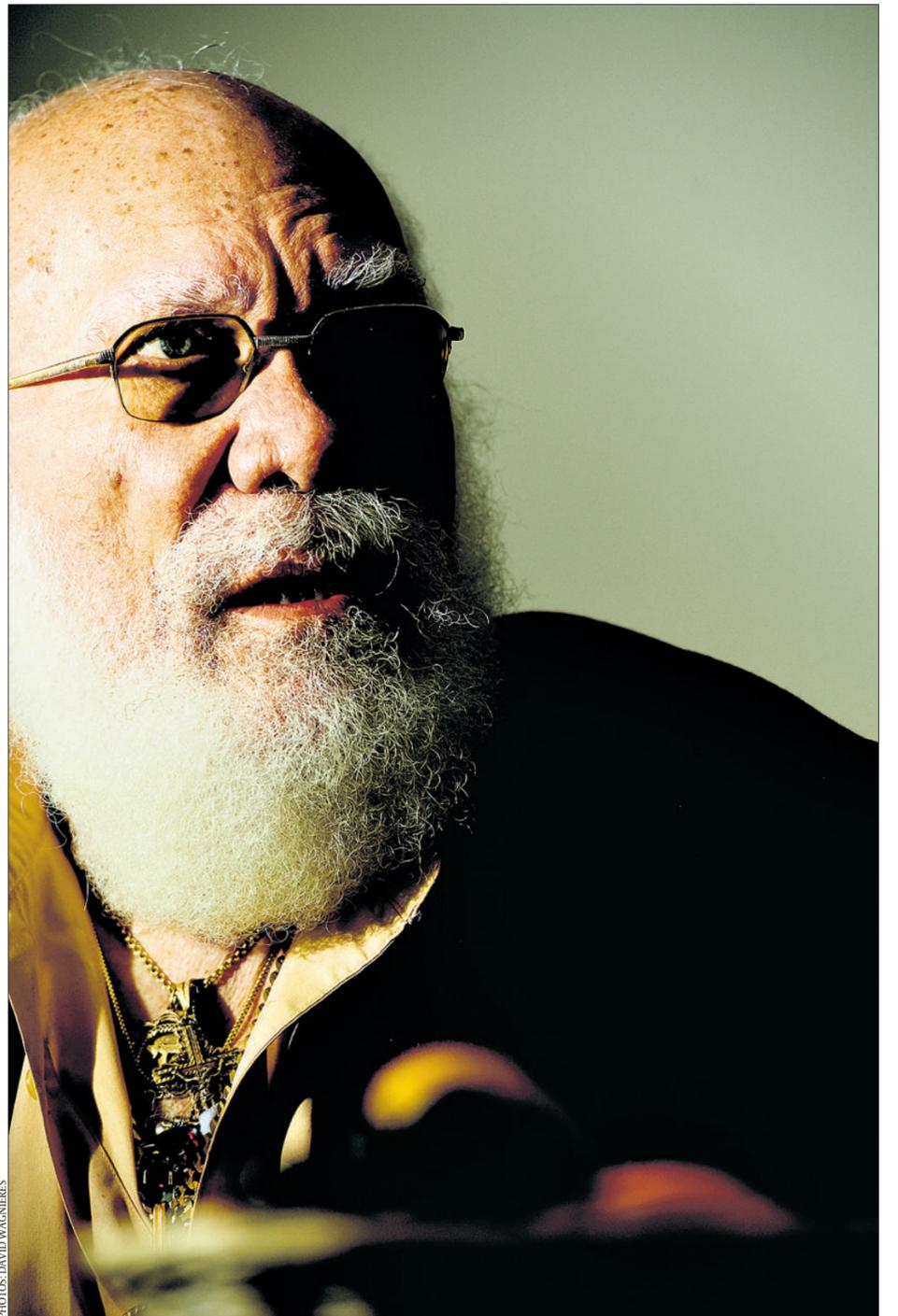
Vos écritures, vos styles sont très différents. Vous, par exemple, Frankétienne, vous avez créé une forme littéraire, la spirale...

F: *L'Enigme du retour* est une spirale! Les fragments n'y sont qu'apparents. Il y a des rapports discrets que le lecteur intelligent peut nouer entre eux. Le premier livre de Dany qui m'a happé, c'est *Cette grenade dans la main du jeune nègre, est-elle une arme ou un fruit?* J'ai aimé cette structure hachée, des phrases comme des coups de poignard qui te transpercent.

D.L.: Notre écriture est apparemment complètement différente, mais la structure au fond est la même, avec ses mouvements circulaires. Le sentiment de fragmentation vient plutôt du lecteur qui n'a pas la vision d'ensemble, d'un livre à l'autre. Alors que l'œuvre, elle, circule dans un espace, un réseau.

F: Il y a, entre nous, une petite différence, une complémentarité: Dany est dans une frivolité, une légèreté, une grâce, qui n'exclut pas le drame. Moi, je parais tout de suite un écorché vif.

D.L.: Je voyage léger, sans maison. Lui, il construit une énorme maison. Il bâtit lourd mais il peut



Frankétienne: «Dany est dans la frivolité, une grâce qui n'exclut pas le drame. Moi, je parais tout de suite écorché vif.»

Frankétienne

Sa vie: De son vrai nom Jean-Pierre Basilic Dantor Franck Etienne d'Argent, Frankétienne naît en 1936 d'un père américain, de passage, et d'une mère haïtienne. Ce métissage fait de lui ce «scandale génétique»: un chabin, un Blanc aux traits négroïdes. Toujours en opposition, il n'a pourtant jamais connu l'exil. Sa popularité est immense. Peintre, sculpteur, musicien, il est surtout un écrivain prolifique, en créole et en français.

Son œuvre: Après avoir écrit de la poésie, il publie, en 1972, *Ultravocal*, un roman qui inaugure le mouvement Spirale. Dans *L'Oiseau schizophone*, il crée une œuvre d'art totale, mariant dessins et texte, jouant de la typographie. En créole, il écrit surtout des pièces de théâtre, mais aussi un roman, *Dézaï*, en 1975.

Son écriture: Elle est lyrique, torrentueuse, violemment poétique, musicale, engagée politiquement par sa forme même, subversive dans les deux langues. **I. R.**

s'en débarrasser à la seconde même.

Voyageurs légers, vous partagez un même espace, Haïti. Même si vous, Dany Laferrière, vivez à Montréal?

D.L.: Le lieu est incontournable. L'espace où on habite n'est pas forcément celui qui nous habite. On peut habiter en Haïti, être très Haïtien, ça ne fait pas de vous un écrivain.

F: De manière primordiale, physique et viscérale, oui, il y a un lieu. Il y a un enracinement qui progressivement produit une efflorescence qui est l'essence même de l'universalisme. C'est elle qui te permet de retrouver les autres. Toute œuvre qui se construit, comme la nôtre, est une œuvre nourrie d'un imaginaire toujours en expansion. A partir de ce moment-là, l'espace éclate, l'espace n'existe plus. Même le temps n'existe plus. Nous sommes du 1er siècle, nous sommes du XXIIIe siècle, et nous sommes ici en Suisse. Le temps n'existe plus. C'est la grande vertu de l'imaginaire...

D'ailleurs, je crois que la crise que l'on vit est une crise planétaire, qui traduit une panne de l'imaginaire. Nos dirigeants sont en panne...

D.L.: ... et les peuples aussi! Ils auraient dû exiger plus d'exaltation. Ce qui me frappe d'ailleurs, c'est que, dans la vision occidentale, on dit qu'il faut d'abord le minimum vital, puis un peu de confort et qu'ensuite seulement surgit à la surface des choses une sorte de crème artistique qu'on vous donne par surcroît. En Haïti, c'est l'inverse. Littéralement. Il y a cette lettre d'un jeune garçon que je cite, dans *L'Enigme du retour*, qui dit: dites aux gens que quand ils nous envoient du riz, ils ajoutent une caisse de livres, car nous ne mangeons pas pour vivre, nous mangeons pour lire. C'est vrai. Les gens n'ont pas à manger, mais lisent ce qu'ils trouvent, font de la peinture, de la sculpture, de l'art. Or quelqu'un capable de produire une œuvre d'art est dans le luxe total... sans manger! D'ailleurs, l'exemple parfait de gens qui sont dans le luxe total sans manger, ce sont les mannequins de Los Angeles: elles ne mangent pas non plus! (*Rires généralisés!*)

F: Imaginez! Quel paradoxe! Quand des idiots, ou des médias simplement préoccupés de sensationnalisme présentent un Haïti pauvre, avec le sida, les tontons macoutes, les kidnappings, les

c'est l'être humain»



Dany Laferrière: «Je voyage léger, sans maison. Frankétienne bâtit lourd mais peut s'en débarrasser à la seconde.»

cyclones, les inondations, la misère au quotidien, voilà un pays qui se permet le luxe d'avoir toute une fournée de peintres! Il doit y avoir en Haïti plus de 10 000 plasticiens. Pour la littérature, là c'est encore pire. On parle de pays analphabète... et puis, tous les 20-25 ans, une fournée d'écrivains les plus divers surgit. Si quelqu'un se donnait la peine de chercher l'indicateur qui mesure la créativité, je crois qu'Haïti non seulement serait dans le top ten, mais peut-être même parmi les trois premiers!

Pourquoi cette vitalité artistique en Haïti?

E: Nous avons connu l'horreur comme toutes les autres îles, même si Haïti a été à l'extrême degré de la terreur colonialiste. A partir de l'indépendance, nous avons cru que toutes les portes allaient être ouvertes. 1804, c'était la lumière, un exemple unique dans l'histoire de l'humanité. Et qu'est-ce qu'on a eu? Des ratages pendant deux siècles. L'égoïsme d'une petite minorité a reproduit le système qui avait été combattu. Toutes les portes sont restées closes malgré l'indépendance. Et quand les portes restent closes,

qu'il n'y a ni fenêtres ni éclaircies. Eh bien, mes chers amis, quand un individu, un être humain est dans cette situation-là, il y a une porte merveilleuse, prodigieuse, magique qui reste ouverte et que personne ne peut fermer: c'est la porte de l'imaginaire!!!
D.L.: Il faut ajouter qu'Haïti possède sa mémoire. Dans les Caraïbes, Cuba et Haïti, les deux pays qui ont fait la révolution, sont ceux qui ont revendiqué leurs origines africaines et qui les ont ajoutées à leurs origines, européennes, américaines. Tous les autres peuples ont gardé comme référence leur ancienne métropole. Un Haïtien, lui, n'a pas de chemin obligé. Il possède sa mémoire. Quand il prend un avion, il peut aller n'importe où, il est libre.
E: Dany met le doigt sur un sujet important. Haïti est le seul pays où le «nègre» a résolu ses problèmes avec le Blanc – je dis ça entre guillemets, il n'y a pas de connotation, ni de haine, ni d'hostilité.
D.L.: Il n'y a pas de problème: on peut même dire, «ce Blanc est un bon nègre».
E: Le «nègre», en créole, c'est l'être humain.
De plus, pour un petit pays, nous donnons déjà l'exemple du bras-

Dany Laferrière

Sa vie: Né à Port-au-Prince en 1953. En 1976, sous la dictature de Duvalier, il se réfugie au Québec où il travaille en usine jusqu'à ce qu'en 1985 son premier roman, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, lui apporte la notoriété et un emploi à la télévision.

Son œuvre: *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* inaugure une veine autobiographique. Une douzaine de romans et de récits plus tard, *L'Enigme du retour* reçoit le Prix Médicis 2009.

Sa dernière publication: Au début de l'année, *Tout tremble autour de moi* raconte de l'intérieur le séisme qui a secoué Haïti, alors que l'écrivain se trouvait sur l'île.

Son écriture: Elle se caractérise par l'ironie, le rapport distancé à l'autobiographie, le refus des stéréotypes de l'exotisme.
I. R.

Dany Laferrière, qui êtes-vous?

« Je suis là, dans ce numéro, à travers cette balade entre peinture, littérature, cinéma et journalisme, avec des gens que je connais comme Frankétienne que j'ai rencontré quand j'avais 18 ans et que je retrouve aujourd'hui. Pour moi, la culture est la manifestation la plus extrême, physique et sensible du vivant. Il ne s'agit pas d'une culture bourgeoise, la photo d'ouverture le montre bien: c'est un homme du peuple qui vit au milieu des œuvres, il trouve naturel d'être là, parce que c'est de l'oxygène, la seule façon de respirer convenablement. J'ai testé la force vitale de la culture quand je me suis mis à écrire au milieu du séisme. Il fallait que cela en vaille la peine quand tout le monde meurt autour de vous. J'ai vu. L'écriture m'occupe assez pour m'empêcher de penser à la mort. **Dany Laferrière** »

sage humain dans le village global. Haïti, ce n'est pas 28 000 km², Haïti, c'est la planète!

D.L.: Les puissants, ceux qui construisent le monde, ont oblitéré l'histoire d'Haïti. Mais dans la mémoire des peuples, elle est demeurée présente, de manière orale. Chaque fois qu'il se passe quelque chose en Haïti, il y a toujours une vieille dame qui dit à son petit-fils: ah, ce pays, ils ont fait l'indépendance, c'est quand même important...

E: Pour renforcer la pensée de Dany, je trouve qu'il y a eu une omission impardonnable de la part de Karl Marx. Il écrit *Le Capital* bien après l'indépendance haïtienne. Et il n'y a pas un mot sur cet événement qui a vraiment mis en question le système de production de l'époque. Il écrivait un livre sur l'économie mondiale et nous, nous avions rompu avec l'esclavage et avec le colonialisme. Karl Marx est resté muet sur l'expérience haïtienne.

D.L.: Et Dieu sait que l'esclave, c'est la figure absolue! C'est plus bas que le prolétaire...

Quelle relation avez-vous au créole?

D.L.: Je parle créole dans toutes les langues. Créole, ce n'est pas une langue, c'est ce que je suis. Et ce que je suis peut parler toutes les langues.

E: On peut écrire en créole sans exprimer la substance et la profondeur de l'être créole. Les deux langues sont là. Et la langue française fait partie du patrimoine culturel haïtien.

L'écriture, quel rôle joue-t-elle dans vos vies?

D.L.: Quand j'ai décidé d'écrire, je me suis demandé quel était l'événement le plus important qui me soit arrivé. Et ce n'était pas la dictature, c'était d'avoir une clé dans ma poche. Je n'en avais jamais eu en Haïti. Et je me suis dit, il faudra que ce soit là que je commence si je veux être écrivain. L'idée n'était pas d'écrire contre, contre l'exotisme, contre la dictature, mais de chercher le pour. Ce qui est plus exaltant, plus dynamique que le négatif. Le négatif appartient encore à la dictature. Ecrire contre, c'est rester enchaîné à quelque chose, c'est se tourner vers le passé. Je ne retourne pas dans le passé. Je mets le passé dans mon présent. Je secoue passé, futur et ça me donne le présent.

E: Dans mon cas, j'ai commencé à produire avec la tentation de l'engagement, surtout de gauche qui était alors à la mode. Mais elle n'a pas duré longtemps, parce que le poids de ma naissance, de mon enfance et de ma propre person-

nalité a été beaucoup plus fort. J'ai compris qu'il fallait me découvrir moi-même. Il y a eu une mutation et le vrai écrivain est né à partir d'*Ultravocal* en 1972. L'écriture était devenue, pour moi, l'unique moyen de me retrouver et de savoir qui j'étais: enfant sans père, vivant dans un quartier pauvre avec la peau blanche, vivant entouré de petits amis à peau foncée et me regardant, avec mes yeux bleus et ma morphologie nègre – un scandale biologique, lance Dany Laferrière en riant! –, mais j'ai commencé vraiment à chercher qui j'étais, qui je suis.

Aujourd'hui, de plus en plus, j'écris pour me retrouver moi-même. Et l'écriture m'a sauvé de tout. Elle m'a sauvé de la délinquance, de Duvalier, de tous les malheurs qui m'ont frappé et qui n'ont pas eu raison de moi, je suis un survivant de toutes les catastrophes.

D.L.: L'écriture m'a sauvé aussi, de manière très très concrète. Je travaillais depuis huit ans dans une usine quand je me suis souvenu que je savais écrire. Quand vous arrivez comme immigré, il est très facile de travailler en usine. Il y a toujours des travaux sous-payés à faire, d'autant que j'étais sans papiers à l'époque. Et on peut s'en contenter. Mon cousin, par exemple, m'a dit: ne crois pas que tu vas faire l'intellectuel ici. Mais lorsque je me suis souvenu que je savais écrire, immédiatement j'ai acheté une machine à écrire et j'ai écrit mon premier roman. Ce premier roman m'a donné tout de suite du travail à la télévision. J'ai écrit mon premier livre il y a 26 ans et depuis, je voyage une fois par mois et je n'ai jamais payé une chambre d'hôtel sur la planète. Parce que j'écris, je circule dans le monde librement, sans argent. C'est le summum de l'aristocratie pour moi. Il n'y a rien d'autre qu'on puisse me proposer de faire à la place.

Un samedi haïtien

Où: Genève, les Salons, 6, rue Bartholoni.

Quand: samedi, dès 15h30.

Quoi: lectures de poèmes de l'anthologie *Terre de femmes – 150 ans de poésie féminine en Haïti* par Frankétienne, Lionel Trouillot, etc.

17h: lectures de textes en prose et de poèmes en français et en créole par Lionel Trouillot et Frankétienne;

20h30: *Melovivi ou Le Piège*, pièce «à dimension écologique universelle» de et avec Frankétienne et Garnel Innocent.

Renseignements: www.maisondelalitterature.ch

PUBLICITÉ

Geo Découverte
Circuits culturels guidés

ETHIOPIE
La route historique & fête d'Hosanna
11 - 26 avril Fr. 5'210.-*

ARMENIE
Entre Orient et Occident
19 - 30 mai Fr. 3'485.-*

TURQUIE ORIENTALE
Les grandes civilisations anatoliennes
21 mai - 5 juin Fr. 4'530.-*

MACÉDOINE
Via Egnatia, la route des conquêtes
10 - 19 juin Fr. 3'760.-*

NORVÈGE
De Fjords en stavkyrke
13 - 25 juin Fr. 6'190.-*

* prix TTC par pers incl. vol, chambre double pension selon programme, car, entrées, taxes

Rue du Cendrier 12-14 - GENÈVE
Tél. 022 716 30 00
www.geo-decouverte.com

Victoria Hall
Dimanche 20 mars 18h

STABAT MATER
Francis Poulenc

RÉDEMPTION
César Franck

Brigitte Fournier, soprano
Annina Haug, mezzo-soprano
Örs Kisfaludy, récitant

CERCLE J.S. BACH
DE GENÈVE
Cantus Laetus de Genève
L'Orchestre de Chambre de Genève

Direction
NATACHA CASAGRANDE

Location :
Service culturel Migros : 022 319 61 11
Stand infos Balexert : 022 979 02 01
www.cerclebachgeneve.ch

36^e FOIRE À LA BROCANTE
LAUSANNE

OUCHY BELLERIVE

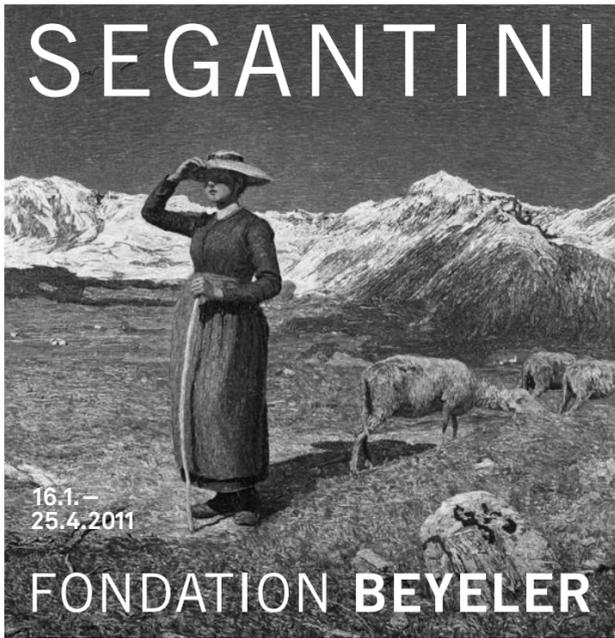
24 AU 27 MARS 2011

Je-Ve 10h à 21h30
Sa 10h à 20h00
Di 10h à 19h00

Syndicat Romand des Antiquaires
www.e-antiquites.ch

lfm

PUBLICITÉ



OPÉRA DE LAUSANNE

Découvrez le plus grand drame romantique de Shakespeare, mis en musique par Charles Gounod (1818-1893)

25, 27 & 30 mars
Théâtre de Beaulieu

Roméo et Juliette
CHARLES GOUNOD

T 021 310 16 00
WWW.OPERA-LAUSANNE.CH

Du 9 au 12 juin 2011 au Théâtre du Jorat à Mézières (VD)

slava's
snow-
show

Conception et mise en scène: Slava Polunin

Location: 021 619 45 45 ou www.vidy.ch

LE TEMPS

«Je peux rompre avec les gens, pas avec Haïti»

« J'ai croisé Marvin au Grand Hôtel Oloffson. Il avait l'air perdu. Il vient de publier un beau premier roman chez Gallimard. Ce qui s'ouvre devant lui, c'est un avenir d'encre et d'angoisse. Il ne s'en sortira qu'en écrivant un mauvais deuxième livre. C'est la seule manière d'échapper à l'emprise des éditeurs. »

Dany Laferrière



Marvin Victor ne sait pas encore s'il retournera vivre aux Etats-Unis ou s'il restera en Haïti.

«Corps mêlés» est devenu «le grand roman du séisme». Son auteur, Marvin Victor, a 29 ans et le regard mélancolique. Cet admirateur de Billie Holiday est aussi peintre et réalisateur. Par Arnaud Robert, Port-au-Prince

La dernière fois qu'on l'avait vu, c'était un peu avant. Début janvier 2010. Pour tout dire, on avait même passé ensemble un Nouvel An de fête foraine dans une ancienne usine de Brooklyn. A cette époque, Marvin Victor passait les vacances de neige chez les siens, du côté du New Jersey. Et il usait son temps libre, abondant, à peindre des êtres légèrement informes sur de grandes pages. Marvin, derrière ses tresses de rasta repentini, était un artiste haïtien. Dont chacun, à Port-au-Prince, savait qu'il ferait carrière quelque part. Le 12 janvier l'a surpris dans sa course.

Marvin est parti, sur des routes sudistes, en Arizona, pour écrire son roman américain. Avec des images du séisme épinglées sur un mur, pour donner à son imagination une couleur pixelisée. Plus d'un an plus tard, il est de retour en ville. Port-au-Prince, carnaval. Son livre, *Corps Mêlés*, est entre-temps paru dans la collection blanche de Gallimard, décrit souvent comme «le grand roman du séisme». Il figure dans le hit-parade des ventes. Marvin, 29 ans, reste plusieurs heures par jour atablé dans un coin reculé de la galerie. Un hôtel littéraire, l'Oloffson, où Graham Greene a entamé ses *Comédiens*.

Marvin écrit là son prochain roman, sous les boiseries anciennes d'un établissement rescapé, plein de fissures et de lenteur. La bière Prestige est fraîche. Les cigarettes Comme Il Faut se consomment dans la brise. On pourrait croire aux tropiques. Mais le regard de ce jeune écrivain, dont les phrases ne s'achèvent qu'à l'épuisement, n'ouvre pas sur le pastel.

Samedi Culturel: Pendant plusieurs mois, après le séisme, vous avez quasiment disparu, ne donnant de vos nouvelles à presque personne. Comment vivez-vous ce retour au monde?

Marvin Victor: Comme une résurrection brutale. J'ai aujourd'hui besoin de recul et de travail. Je viens seulement de publier mon premier livre. Quand on m'interroge, je ne sais pas toujours quoi répondre. On me demande de parler politique et d'oublier la littérature. Je n'ai jamais pensé que l'écriture pouvait changer le monde. Je savais simplement que j'avais des trucs à dire.

Comment avez-vous entamé ce roman?

Après le 12 janvier, je suis parti deux mois sur la route. Il était hors de question que je revienne à Port-au-Prince. Je n'avais jamais connu la mort. Même quand mon père est mort, j'avais 11 ans et je n'ai pas de souvenir de tristesse. Je me souviens que nous mangions des mangues. Je ne sais pas quoi dire quand il s'agit de la mort. Je n'ai pas les mots pour consoler. Ma sœur, qui est médecin, est venue immédiatement en Haïti. Moi, j'étais trop lâche.

Votre personnage principal est une femme dont la fille gît sous les décombres...

Elle s'appelle Ursula Fanon, je l'avais déjà en stock. Même avant le séisme, je voulais écrire cette femme. C'était une amie très proche, à laquelle j'ai dédié ce roman. Elle est morte le 12 janvier. Ursula est une femme qui veut s'élever plus haut que le palmier royal. Elle vacille. Elle perd ses mots. Je voulais, même en français, retrouver le créole, les expressions. J'avais l'impression que je traduisais en français ce qui me venait en créole. C'était pour moi une manière d'expier le sentiment de trahison qui me taraude depuis le séisme. Je n'étais pas là. Je ne suis d'ailleurs jamais en Haïti quand quelque chose s'y passe. Quand Aristide est parti, j'étais en France. Quand Duvalier est revenu, j'étais en

Amérique. C'est une drôle de chose que d'être toujours absent.

Comme une grande part de la littérature haïtienne, une partie importante de votre récit se passe en province, très loin de la République de Port-au-Prince...

J'ai connu le village de Baie-de-Henne lors d'un tournage. Même la mer y est une menace. On dit dans cette région du monde que, quand quelqu'un meurt, il accède à la vérité. Mon personnage, Ursula, a perdu sa fille dans le tremblement de terre. Elle s'adresse à elle: «Toi ma fille qui es dans la vérité...» Je me souviens que je voyageais beaucoup dans le pays quand j'étais adolescent. Une fois, je me suis retrouvé dans un village et je payais 10 gourdes une jeune fille pour qu'elle me raconte des histoires. Elle les connaissait toutes. C'est un pays où l'on raconte. Je suis un urbain. Mais la campagne haïtienne reste pour moi ce réservoir où je puise sans cesse.

Le succès de votre roman vous conduit d'une foire littéraire à l'autre. Où vivez-vous?

Aujourd'hui, nulle part. Je n'ai pas encore fait mon choix. Est-ce que je vais rester chez moi, en Haïti, ou retourner aux Etats-Unis? Je ne sais pas très bien pourquoi je suis revenu. C'est complexe. Je ne voulais pas particulièrement revenir pour mesurer l'étendue du désastre. Mais je sentais que j'allais tomber en dépression si je restais à New York. Depuis le séisme, je me repliais sur moi. Il fallait que j'affronte des gens, des amis. J'avais honte de revenir à Port-au-Prince sans les avoir jamais appelés. Et puis je me suis aperçu qu'il n'y avait rien à dire. On s'embrassait et c'était tout. Personne ne m'a jugé.

Quelle place occupe ce pays dans votre imaginaire?

Personne de ma famille ne vit en Haïti. Je suis le dernier à être

resté. Ma mère sait que j'écris, elle dit qu'elle s'inquiète pour moi. J'ai l'impression qu'elle pense que son fils est un vaurien mais qu'elle l'aime quand même. J'ai envoyé mon manuscrit à Gallimard seulement. Parce que je suis comme ma mère. Je n'allais pas me contenter des miettes. Depuis que j'ai 13 ans, je vais en cachette à l'Institut français de Port-au-Prince pour lire des livres. C'est mal vu, pour un garçon, de lire. Je n'invitais personne chez moi pour qu'on ne voit pas mes livres. J'ai quitté ma famille à 22 ans, ce qui est assez rare en Haïti. Il y avait trop d'amour chez moi. J'avais besoin d'air. Mes sœurs avaient peur pour moi parce que j'écoutais du jazz, j'écoutais Billie Holiday. Elles avaient peur parce que le jazz, ça chavire. Billie est devenue un personnage central de mon roman. Plus que Billie: sa voix, qui hante le récit.

Ecrire le séisme sans l'avoir vécu. Comment résoudre ce paradoxe?

Si je m'étais trouvé en Haïti, je n'aurais pas pu écrire ce roman. La distance géographique m'a permis de revoir les gens et les paysages. Avec l'élan de générosité internationale qui est apparu après le séisme, je me suis aperçu que l'on aimait mieux ce pays à terre. Ce foutu pays. Quand on est Haïtien, c'est comme quand on a un enfant handicapé. On projette sur lui tout notre amour, on est intranquille pour lui. Nous sommes condamnés à vivre pour ce pays qui est malade. Il faudrait qu'Haïti se relève enfin pour que je puisse le quitter apaisé. C'est une dette d'amour que tous les Haïtiens partagent. Je peux rompre avec les gens mais pas avec Haïti.

* Marvin Victor, *Corps mêlés*, Gallimard, 2011.

Le canard insubmersible

«Le Nouvelliste» existe depuis 1898 et couvre l'actualité d'un pays où tout bouge. Une vingtaine de journalistes renouvellent cinq fois par semaine l'exploit d'offrir à Haïti une presse de qualité. **Par Arnaud Robert**

L'étau du bouclage, très tard, sur un parking de Pétiou-Ville. Depuis que la rédaction du *Nouvelliste*, qui se trouvait au centre de Port-au-Prince, a été rendue impraticable par le séisme, les journalistes ont pris possession de ce petit bout de bitume en banlieue de la capitale. Les 4x4 climatisés daignent abandonner quelques mètres carrés de précieuse surface à ce journal, fondé en 1898. Une rangée de tables reçoit de vieux correcteurs à l'œil précis, qui tiennent à portée de main des piles de dictionnaires. Dans la cabane de préfabriqué qui sert de bureau, une vingtaine de jeunes pigistes s'activent sur des ordinateurs. Cinq fois par semaine, ils renouvellent l'exploit d'offrir à Haïti une presse de qualité.

«Pourquoi faire un journal dans un pays comme Haïti, alors que les urgences abondent? Parce qu'il le faut»

Coincé dans un repli du container, le bureau du rédacteur en chef est une pyramide de documents caducs, d'anciennes dépêches, de travaux urgents qui n'en finissent pas. Frantz Duval, parmi les siens. Un journaliste à l'ancienne, c'est-à-dire très moderne, qui ne se résout pas au lyrisme. «Pourquoi faire un journal dans un pays comme Haïti, alors que les urgences abondent et qu'il est parfois dangereux de pratiquer ce métier? Parce qu'il le faut.» Quinquagénaire rebondi, Duval est une boussole dans un pays où tout tourne. Les journalistes internationaux n'hésitent pas à l'interroger sur tel retournement politique,

telle affaire pointue. Il sait tout de ce qui se trame à Port-au-Prince et au-delà. Et sa liberté de ton tranche sur cette île où il ne fait pas toujours bon penser librement.

Tenu depuis ses débuts par la famille Chauvet, le quotidien se vend 25 gourdes, 50 centimes, sur le pavé de la capitale. Quelques milliers d'exemplaires qui tiennent le cap, d'une exigence d'écriture que Duval supervise lui-même. Prodigieuse machine à informer, *Le Nouvelliste* paraît incongru tant par sa durée de vie – il a survécu aux Duvalier, à Aristide et à leurs milices – que par ses prises de position non seulement en matière politique mais aussi culturelle. «Nous avons un supplément dévolu aux arts qui s'appelle Ticket Magazine. C'était important pour moi de rendre

compte aussi, en Haïti, de la vie littéraire, du travail des musiciens et des peintres. Nous, Haïtiens, ne pouvons nous contenter de ne vivre que de la politique.»

En cette période d'élections – le deuxième tour de la présidentielle a lieu le 20 mars –, les éditoriaux de Duval parviennent à nourrir abondamment le débat national. Il stigmatise les dérives droitistes d'un candidat, l'impréparation d'un autre, l'essai d'ONG qui sont tombées sur l'île depuis le 12 janvier 2010. *Le Nouvelliste* est aussi une terre d'accueil pour les contributions d'intellectuels et d'universitaires qui traitent du cadastre, du retour de Duvalier ou

d'un nouveau mouvement pictural. Très actif sur Facebook, Duval voit ses interventions commentées. Lorsqu'on l'enjoint à prendre parti pour un des deux présidentiables, Michel Martelly ou Mirlande Manigat, le journaliste répond qu'«aucun journaliste ne soutiendra un candidat, le vote dans l'urne est libre».

Dans cet Etat où rien ne dure, *Le Nouvelliste* fait tâche. On voit partout la jeune meute de rédacteurs qui posent à Wyclef Jean, ancien candidat à la présidentielle, ou à Edmond Mulet, patron de la mission onusienne, la question qui fâche. Depuis le 12 janvier 2010 – avec le séisme, l'épidémie de choléra, les ouragans et les élections –, Haïti ne semble pas avoir quitté un seul instant l'actualité internationale. Mais ce sont souvent des reporters qui ne font que passer qui définissent une vision d'Haïti, d'un peuple qui attend patiemment qu'on vienne le sortir du bourbier où il est plongé. Sans nier l'évidence d'un Etat qui va mal, *Le Nouvelliste* apporte une image plus nuancée et plus riche d'un pays francophone et de tradition littéraire.

Le 20 mars, les photographes et les chroniqueurs du journal passeront, comme ils l'ont fait lors du premier tour de l'élection, d'un bureau de vote à l'autre. Sans moyens, ils se débrouillent. Profitent d'une moto qu'on leur a prêtée, transmettent par téléphone portable les éléments de leur papier. «Sobriété et pluralisme», dit son cahier des charges. Frantz Duval n'aime pas parler de mission, quant au journalisme haïtien. Mais il sait le prodige d'un média qui continue d'exister malgré tout.

www.lenouvelliste.com

«*Le Nouvelliste* a traversé toutes les dictatures, tous les séismes. Comment? Lucien Montas, rédacteur en chef dans les années 1960, disait qu'il fallait savoir nager, rester sous l'eau, faire le mort, pour ne pas être obligé de vendre son âme. Je devais avoir 17 ans quand j'ai écrit mon premier papier, sur des peintres haïtiens, pour *«Le Nouvelliste»*. Parce qu'il était court, il m'a valu la une du journal. Monsieur Montas disait qu'il fallait être court. J'ai retenu la leçon. L'émotion éprouvée à la publication de mon premier article a été plus forte que celle ressentie lors de la sortie de mon premier livre. J'ai dormi avec le journal sous l'oreiller. Je suis avant tout un lecteur qui écrit. Enfant, je lisais tout le temps, et tout était bon à lire, jusqu'aux journaux qui emballaient le riz ou le sucre. Je payais même ma sœur 10 centimes pour que je puisse m'appuyer sur son épaule en allant à l'école sans lever mon nez du livre. Elle me guidait comme un aveugle, et je lisais, lisais...»

Dany Laferrière



PAOLO WOODS

Systeme D, imagination, mobilité et passion d'informer: ce sont le secret et le moteur de la rédaction de l'incroyable «Nouvelliste».

PUBLICITÉ

PAR LE RÉALISATEUR DE
CALENDAR GIRLS

UN TOUCHANT HOMMAGE
AUX FEMMES! IRRÉSISTIBLE!
ROLLING STONE

SALLY HAWKINS

**WE
WANT SEX**

1968. UN MONDE DIRIGÉ PAR LES
HOMMES. MAIS PAS POUR LONGTEMPS...



LE 9 MARS AU CINÉMA

ascot-elite.ch

GENEVA INTERNATIONAL JEWISH FILM FESTIVAL
23 - 27 MARS 2011

FILMS

MERCREDI 23 MARS / WEDNESDAY 23 MARCH

- 20.00 (Salle 1) LE MONDE DE BARNEY + So Mrs Cohen
- 20.30 (Salle 2) LE MONDE DE BARNEY + So Mrs Cohen

JEUDI 24 MARS / THURSDAY 24 MARCH

- 09:45 DANS LA VALISE D'HANA
- 14.30 SO EIN SCHLAMMSEL + Gefilte Fish
- 15.00 ADAM RESSUCITÉ
- 18.30 PROTEKTOR + Réception
- 18:45 INGELORE + Zahor
- 21.00 HOLY ROLLERS + After Party

SAMEDI 26 MARS / SATURDAY 26 MARCH

- 20:15 LES YANKLES + Le Golem + Réception

DIMANCHE 27 MARS / SUNDAY 27 MARCH

- 11.15 ELI AND BEN + Brunch
- 14.15 L'HOMME D'ETAT + Réception
- 16:45 PRECIOUS LIFE + Réception
- 19.30 LE MARIEUR + La Suite Nuptiale + Cocktail

MAISON DES ARTS DU GRÜTLI
15, RUE DU GÉNÉRAL-DUFOUR
1204 GENEVE WWW.GIFF.ORG

Famille

Chat Perché, opéra rural

Marcel Aymé / Cie Bouche d'Or
Mardi 22 et mercredi 23 mars à 19h

www.forum-meyrin.ch

Forum Meyrin

Billetterie 022 989 34 34
Service culturel Migros Genève
Stand Info Balaxert
Migros Nyon-La Combe

L'après-midi d'un fauve

Comment sauver le patrimoine artistique haïtien? L'exemple d'une légende octogénaire, le peintre Préfète Duffaut.
Arnaud Robert, Port-au-Prince

Ce sont des villes imaginaires, où le ciel et la mer se confondent. De petites maisons ordonnées qui ouvrent sur des ponts suspendus et des routes impeccables. Soixante ans que Préfète Duffaut peint chaque jour ces outre-mondes colorés. Depuis le séisme qui a détruit sa maison surgissent parfois dans ses huiles sans nuage des hélicoptères américains; des populations calmes s'y réfugient agrippées à des filins. Préfète Duffaut, 87 ans, est assis sur le porche de son nouvel atelier, encore en construction, les lunettes tout au bout du nez. Sa femme, quarante ans de moins, le regarde ajuster sans trembler son pinceau fauve. «Certains, qui me veulent du mal, prétendent que je suis aveugle et que je ne peins plus moi-même. Voici la preuve!»

Très vite, dans la nuit du 12 janvier 2010, alors qu'on ignorait encore le bilan réel du séisme haïtien, certaines voix rapportaient la destruction presque totale du patrimoine culturel dans la capitale. Les musées. Les collections privées. Les églises. Rien ne semblait tenir encore debout de la mémoire haïtienne. On rapportait même la disparition du Centre d'art. En 1944, un peintre américain, DeWitt Peters, fondait à Port-au-Prince cette institution destinée au soutien de la peinture haïtienne. Des légendes de l'art naïf, dont Hector Hyppolite, doivent beaucoup à ce lieu unique dans la Caraïbe où la collection était alimentée grâce aux ventes. André Breton, de passage sur l'île, s'exaltaient alors devant ces toiles où vies rurales et mystique se déployaient avec une force inouïe.

Dès les premières heures après le tremblement, quelques employés du Centre d'art, dont un des membres du comité, Axelle Liautaud, se précipitaient dans les décombres pour en extraire plusieurs milliers de toiles, dont certaines largement endommagées. «Notre collection est unique. Il s'agit sans doute de la plus importante dans le pays. Nous ne pouvions laisser ces toiles abandonnées. Chaque instant était un déchirement. Combien de chefs-d'œuvre ont été perdus? Nous ne le saurons jamais. Nos inventaires ont été détruits.» Plusieurs mois, les tableaux ont attendu dans des containers, soumis à l'humidité. Aujourd'hui, ils



Préfète Duffaut, 87 ans, est assis sur le porche de son nouvel atelier, encore en construction. Sa femme le regarde ajuster sans trembler son pinceau fauve.

sont ressuscités à la chaîne dans un immeuble investi par la Smithsonian Institution, organisation culturelle financée par le gouvernement américain.

Dans des salles climatisées, des restaurateurs haïtiens, formés après le séisme à l'époussetage et la réparation, travaillent justement sur un tableau de Préfète Duffaut. Un *Christ en croix* qui date

n'avait fermé ses portes. Ses expositions ont participé de la construction sur place et à l'étranger d'une autre image d'Haïti. Celle d'un certain génie visuel.

Un peu plus loin, au bas de la ville, il ne reste que peu de chose de la petite cathédrale Sainte-Trinité. Au début des années 1950, le Centre d'art passait commande de 14 fresques pour en orner les

ques mètres du mur épargnés par le séisme, une longue bache bleue recouvre une peinture que la Smithsonian s'approprie à décoller pour la conserver avant la reconstruction du lieu de culte.

Trois ouvriers sont à la tâche, scrupuleuse, de soulever le plastique. Jean-Julien Olsen, ancien ministre de la Culture et responsable pour Haïti de l'institution américaine, veille à la manipulation. Surgit alors une scène presque intacte. Un village haïtien, ses églises, sa volaille, ses cortèges d'enterrement. Quelques fragments peints gisent sur le sol. Mais l'essentiel est là. Au bas à droite, la signature de Préfète Duffaut est encore parfaitement lisible. Olsen ne cache pas son ravissement: «Sur les 14 fresques, il n'en reste plus que trois. Duffaut a toujours peint un pays idéalisé, où les cultures coexistent pacifiquement et la misère est absente. Sauver une œuvre pareille, dans le contexte de la reconstruction, me semble capital. La mémoire que nous sauvons ici participera de la renaissance du pays. Nous ne reconstruirons pas Haïti sans redonner du sens à la vie haïtienne et l'art y contribue.»

Dans le jardin du sociologue Laënnec Hurbon, chercheur au CNRS, les coqs chantent. Le tableau de Préfète Duffaut qui ouvrirait son brillant essai *Le Barbare imaginaire* est suspendu dans le salon: «Préfète fabrique toujours le même tableau. Ses villes imaginaires dessinent un autre monde possible. Les peintres haïtiens ont toujours pallié le réel haïtien, ils ne peignent jamais ce qu'ils voient mais ce à quoi ils aspirent. André Malraux, quand il est venu, a été frappé par cela. Nous avons un imaginaire si riche qu'il touche à l'universel.» Aujourd'hui encore, en plusieurs lieux de Port-au-Prince, derrière le Collège Saint-Louis-de-Gonzague ou sur la place Saint-Pierre de Pétion-Ville, de gigantesques expositions de

«J'ai un don prophétique, je crois. Pour Haïti, je vois un tas de lumières, des bougies. Je vois qu'Haïti sera sauvé»

des années 1960. «Préfète est un exemple parfait de notre peinture. Un prodige de la couleur et de la composition, profondément marqué par le vaudou même s'il est catholique», précise Axelle Liautaud. Sur les étagères sont entassées plusieurs centaines de pièces dont la facture s'étale des années 1940 à 2009. Des pionniers de l'art naïf au mouvement Saint-Soleil et aux abstraits contemporains. Jamais, malgré les coups d'Etat et la violence politique, le Centre d'art

murs. Wilson Bigaud avait peint des *Noces de Cana* où la scène biblique accueillait des combats de coqs, des défilés de carnaval aux trompes brandies et des marchandes créoles. Chaque peintre invité avait su interpréter l'iconographie chrétienne à la lueur du quotidien insulaire. *La Sainte Cène* de Philomé Obin, *Le Baptême du Christ* de Castera Bazile, la moindre parcelle de mur était conquise par ce musée vivant de la peinture haïtienne. Sur quel-



Fragment de la fresque de Préfète Duffaut de la cathédrale Sainte-Trinité: un village haïtien, ses églises, sa volaille, ses cortèges d'enterrement.

peinture à ciel ouvert font patienter les habitants des camps qui ne voient pas arriver la reconstruction nationale.

Face à son chevalier, dans le quartier de Martissant, Préfète Duffaut n'attend pas. Il y a, sur ses murs, des lauriers patriotiques, des récompenses diverses, les trophées d'une vie peinte. Il a survécu à tout, à François Duvalier, à Jean-Claude, à Aristide, aux cyclones et à l'inexorable détérioration des choses. Quelques galeries le représentent encore, dont celle de la famille Monnin (des Suisses installés à Port-au-Prince depuis 1957). Un grand format orne en ce moment les murs du lieu d'art, une pièce d'après le séisme, où les habitants fuient tranquillement la ville du bas pour rejoindre des bulles urbaines, intermédiaires, suspendues dans les cieux. «A aucun moment, affirme Pascale Monnin, nos peintres ne se sont

arrêtés. Quelques heures après le séisme, nous les recevions déjà avec de nouvelles toiles. Pas forcément des scènes de destruction, mais des scènes dont ils ont l'habitude. Les Haïtiens n'ont pas le luxe de prendre une pause. Même les artistes.»

Préfète Duffaut, né en 1923 à Jacmel, orphelin à 2 ans, n'aurait pas à l'idée de ranger son pinceau. Avec un grand sérieux, dans son quartier où la route elle-même semble un champ de bataille et les dalles de béton affaissées se superposent comme des mille-feuilles, il esquisse une vision pour Haïti: «Vous savez, je crois avoir un don prophétique. En ce moment, pour Haïti, je vois un tas de lumières, des bougies. Je vois qu'Haïti sera sauvé. Je vois Haïti comme un manguier auquel toutes les nations viendront goûter. Voilà comment je vois le futur d'Haïti: un manguier à mangues bien mûres.»

PUBLICITÉ

du mercredi - au mercredi - mai 2011

Turlututu et Tralala présente

Mary Poppins

Une comédie musicale pour les petits et les grands adaptée et mise en scène par Floriane Vergères

Me 4 mai à 11h30 et 16h30
Ve 6 mai à 19h30
Sa 7 mai à 11h30 et 17h30
Di 8 mai à 11h00 et 16h00
Me 11 mai à 11h30 et 16h30

44, av. de Miramont 1206 Genève

théâtre **cité bleue**

Avec le soutien de la **Jeunesse Représentative**

Renseignements et location 079 900 98 01

www.turlututuetralala.com/spectacles

meccall macbain FOUNDATION

«Quand je rentre à Port-au-Prince»

Dany Laferrière commente deux lieux qui l'inspirent à Port-au-Prince. Propos recueillis par Marie-Claude Martin et Alexandre Demidoff

L'imagination est une matière. Dans le bas de la Grand-Rue à Port-au-Prince, des artistes donnent naissance à des mondes pieux. A l'origine, il y a quelques années, ils étaient trois rassemblés sous le nom d'Atis Rezistans. Aujourd'hui, ils sont une dizaine de sculpteurs éparpillés dans les dédales des maisons. Ils font œuvre de tout ce qu'ils trouvent.

« J'aime cette image ci-contre, parce qu'elle met en scène deux manières d'être au monde. Observez l'homme de gauche, il a un côté gang, presque américain, avec son chapeau. Il sait comment appâter le photographe, comme les jazzmen. L'homme à droite, lui, est très réservé, mais il n'est ni moins créatif ni moins fou.

Autour d'eux, comme une ex-croissance, il y a tout l'imaginaire haïtien. Je viens de voir *Inception*, le film de Christopher Nolan, avec Leonardo DiCaprio. C'est une histoire fascinante, des hommes qui entrent dans les rêves des autres. Chaque songe est un paysage. Mais en face de l'imaginaire haïtien, ce film est une plaisanterie. Les Haïtiens font naître le rêve au bout de leurs doigts.

Regardez bien encore cette image. Cet univers paraît monstrueux à première vue. Mais en réalité, il est doux, il nous parle d'une intimité entre ces artistes et leurs œuvres. Il y a quelque chose d'apaisant dans leur immersion.

Je vis en Amérique depuis trente ans et je n'ai jamais vu dans une maison plus de trois tableaux. Des posters, oui, des toiles, non. En Haïti, c'est le contraire. Le rapport à l'art est immé-



Le sculpteur André Eugène (à gauche) avec un ami, artiste lui aussi. En bas de la Grand-Rue, les univers prolifèrent, autant de rêves de matières.

diat. Tu regardes comment font les autres et tu fais. Des musées imaginaires, ceux dont André Malraux rêvait, naissent ainsi.

Ici, tu te dis qu'une multitude de gens peuvent être emportés par la faim et parmi eux de grands artistes que tout le monde ignore. L'Haïtien est dans l'art. Ce sont des créateurs

comme ceux que vous voyez sur la photo qui m'ont influencé. Ils n'ont pas besoin du spectacle de l'art. J'aspire à la sérénité des grands maîtres de l'art populaire haïtien, à cette manière de regarder le monde comme par un hublot de sous-marin, mélancolique et intense.

Tourelles, balcons, dentelures en bois, terrasses qui craquent... Tout est là, tel que l'a décrit l'écrivain britannique Graham Greene qui y résida. L'Hôtel Oloffson, construit à la fin du XIXe siècle, est un des endroits mythiques de Port-au-Prince. Artistes, écrivains et intellectuels de renom s'y sont donné rendez-vous et conti-

nent de le faire pour s'inscrire dans la légende. En souvenir, chaque chambre porte le nom d'un de ses illustres hôtes: Charles Addams, John Barrymore, Jacqueline Kennedy ou Mick Jagger.

« Enfant, j'habitais un quartier très joli, baptisé Bas-peu-de-chose, c'est dire qu'on ne pouvait faire moins... Tous les jours, je passais devant l'Hôtel Oloffson sans jamais oser y aller. Je regardais les arbres, le jardin, la piscine illuminée. L'hôtel était sur ma route, et pourtant c'était le bout du monde, le lieu où on n'ira jamais, le plus loin qu'on puisse imaginer. Ici, il n'y avait plus de là-bas. Oloffson me faisait rêver. Ce

n'était pas un rêve bourgeois, de statut ou d'appartenance, mais un rêve d'art et d'intelligence. Tous les gens intéressants ont passé par cet hôtel qui a tenu bon malgré les tremblements de terre. C'est aussi un grand témoin. J'y suis allé plus tard, notamment dans la chambre du chanteur country Jimmy Buffett. Je n'ai jamais vu de lit aussi grand, même la moitié d'un lit comme celui-ci, je n'avais jamais vu. J'aime l'atmosphère qui se dégage de cet hôtel suranné, où rien n'est droit, rien n'est urgent. On y joue de la musique une fois par semaine. C'est d'un charme fou. On y mange bien, mais le service est très lent: c'est idéal pour causer. »



L'Hôtel Oloffson à Port-au-Prince. C'est dans cet établissement légendaire que se donnent rendez-vous intellectuels, artistes et écrivains.

PUBLICITÉ

HOTEL SARKIS

16 FÉVRIER
— 8 MAI
2011

cycle
L'ÉTERNEL DÉTOUR séquence—printemps 2011

mamco

Musée d'art moderne et contemporain, Genève
10, rue des Vieux-Grenadiers, CH-1205 Genève
www.mamco.ch

Emmelie Prophète, écrivain, directrice générale à la Direction nationale du livre, à Port-au-Prince

«Le livre est la voie la plus saine pour être totalement du monde»

Dans un pays où tout relève de l'urgence, il pourrait paraître curieux d'inscrire le livre comme priorité, sauf si on saisit tout de suite l'enjeu du partage du savoir pour créer la cohésion sociale nécessaire à tout progrès collectif.

Les institutions sont faibles, les moyens manquent

Les structures de lecture publiques, déjà insuffisantes, ont durement été touchées par le séisme du 12 janvier 2010. Les déplacements de population, suite à ce drame, ont multiplié, presque par quatre dans certains cas, la clientèle de certains centres de lecture et d'animation. Sur l'ensemble du pays, l'Etat compte environ vingt-six infrastructures de lecture publiques dont certaines sont fermées depuis plus de deux ans, comme celle de Saint-Marc, grande agglomération du bas Artibonite ne

comptant pas moins de deux cent quarante-trois mille personnes. D'autres bibliothèques publiques, une trentaine, gérées par des particuliers et des associations avec le support notamment de la Fondation Connaissance et Liberté, sont situées un peu partout dans la capitale et dans les provinces.

Les institutions sont faibles, les moyens manquent cruellement, mais l'engouement pour le savoir, la réception qui est faite, particulièrement au réseau des Centres de lecture et d'animation culturelle qui comptent environ un demi-million de lecteurs inscrits, est le meilleur incitatif pour les opérateurs du secteur qui arrivent à donner vie chaque jour au livre.

La Direction nationale du livre (DNL), l'institution de l'Etat qui a la charge de mettre en œuvre la politique du livre et de la lecture, a mis sur pied depuis un an un programme appelé «Un livre à la maison» qui consiste à aller dans une localité où il n'existe pas de bibliothèque, à recruter des jeunes, jamais moins de 20, sur la base de



RESILIER-BEN-AME

leurs âges, de leur donner à chacun un livre en leur faisant signer un contrat symbolique qui les engage à se les passer les uns les autres jusqu'à ce que chacun ait lu, selon ses envies, un maximum des livres disponibles. La liste des ouvrages en circulation peut être consultée à la mairie, chez le prêtre ou le pasteur ou tout autre citoyen voulant bien se prêter au jeu. Le programme est évalué tous les quatre mois et de nouveaux

livres distribués. Bien sûr, et c'est cela l'idée de base de «Un livre à la maison», chacun des jeunes inscrits dans le programme va finir par garder un livre.

La Direction nationale du livre, fidèle à sa mission de travailler à inscrire le livre dans le vécu de la population, a proposé un programme de lecture-animation aux jeunes qui se sont retrouvés dans les camps de la zone métropolitaine pendant l'année 2010. Il s'agissait d'offrir une alternative aux jeunes qui, dépourvus d'encadrement réel, couraient le risque d'être livrés à l'oisiveté et à la délinquance. Ces lectures-animations visaient également à maintenir le lien entre les jeunes réfugiés, les écoliers et le livre. Des centaines de jeunes ont répondu avec enthousiasme aux convocations des jeunes comédiens engagés pour assurer ces animations. Les lectures-animations, suspendues momentanément, devraient reprendre au mois d'avril 2011.

Une campagne soutenue d'incitation à la lecture est menée de-

puis plus d'un an sur la Télévision nationale d'Haïti avec notamment un spot incitatif de l'écrivain Dany Laferrière.

Dans ce pays à fort taux d'analphabétisme et néanmoins une production littéraire importante et des écrivains connus internationalement, il est important que les populations jeunes dialoguent avec ces auteurs qui sont les seuls à savoir imposer positivement le pays dans les médias internationaux. Des rencontres sont systématiquement organisées par les différents opérateurs pour créer des liens directs entre les écrivains et les lecteurs.

Des centaines de jeunes ont répondu avec enthousiasme

Structurer la chaîne du livre, offrir des perspectives aux auteurs, éditeurs, libraires, traducteurs et lecteurs sont les objectifs de cette année 2011, qui verra la sortie du

premier document sur le livre et la lecture. Les différents acteurs se rencontreront au début du mois d'avril pour discuter des grandes lignes de cette politique. L'année 2011 va voir aussi la construction du deuxième réseau de Centres de lecture et d'animation culturelle dans le sud et dans le sud-est.

Extrême pauvreté de la République d'Haïti et sa grande vulnérabilité aux menaces naturelles multiples imposent des priorités aux gestionnaires de l'Etat. Cependant, le partage du savoir, selon des stratégies bien définies, participe d'une reconstruction essentielle: celle de l'homme haïtien. Elle doit être parmi les premières priorités dans cette reconstruction des zones détruites par le séisme et forcément du pays en entier en proie à tous types de problèmes depuis 207 ans.

Garantir l'accès aux savoirs est donc un défi qu'il faut relever. Ce sera un pas certain vers l'égalité, le progrès et le désenclavement. Le livre reste la voie la plus simple et la plus saine pour être totalement du monde sans jamais perdre de soi.

PUBLICITÉ



The First International Conference

GATEWAY TO AFRICA

INTERCONTINENTAL Hotel • April 4-6, 2011 • Geneva, Switzerland

A unique and distinctive Conference that will bring together heads of African states, statesmen, academics, medical doctors and experts, as well as world-renowned featured speakers to discuss the critical issues facing Africa today

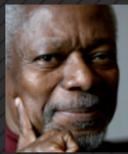
FEATURED SPEAKERS



Gordon Brown



Al Gore



Kofi Annan



Bernard Kouchner



Rudy Giuliani



Wangari Maathai



Shlomo Ben Ami

For sponsorship AND registration, please contact us at: GTA@comtecint.com

www.Gateway2Africa.org



Comtec Israel:
53 Rothschild Boulevard
PO Box 68, Tel Aviv 61000, Israel
Tel: +972-3-5666166
Fax: +972-3-5666177

Comtec Spain:
Bailén, 95-97, pral. 1. a - 08009
Barcelona, Spain
Tel: +34-93-2081145
Fax: +34-93-4579291

Comtec China:
175 Xiang Yang Road South
Shanghai 20003, China
Tel: +86-21-54660460
Fax: +86-21-54660450

Gérald Alexis, historien de l'art

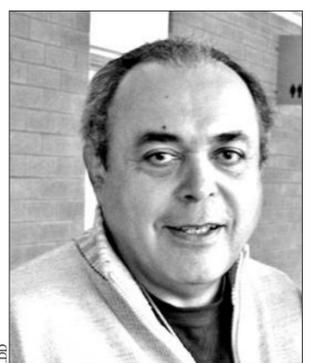
«Le goût du risque de la jeune génération»

Au cours des années 1980, dans le domaine de l'art en Haïti, on pouvait remarquer une volonté d'assurer la relève, volonté particulièrement évidente dans l'organisation de concours, dont le plus réussi a été la série «Connaître les jeunes peintres», dans la création d'une Ecole nationale des arts et dans la présentation d'exposition comme *Neuf artistes neufs* ou encore *Les nouveaux Saint-Soleil*. Il semblait nécessaire de prolonger ce nouvel âge d'or qu'avait connu le pays dans les années 1970, démarche pertinente qui, si elle n'a pas produit le nombre, a très heureusement fait ressortir la qualité.

En effet, on a vu arriver sur la scène artistique haïtienne des talents qui se sont d'ailleurs affirmés dans les années qui ont suivi, réalisant ainsi la promesse que l'on voyait en eux. Ces jeunes artistes se remarquaient dans le lot des nouveaux venus par leur goût du risque, par une volonté affirmée de refuser les modes. De leurs préoccupations était totalement écartée la notion d'identité nationale qui obsédait les aînés indigénistes et que déjà la génération des années 1970 tendait à minimiser. Ce souci éliminé, la jeune génération s'est lancée d'emblée dans les courants internationaux contemporains. Remarquons que c'est pour eux bien plus facile de le faire puisqu'ils sont exposés à ces formes d'expressions nouvelles par le biais d'une multitude de sources: films, livres et magazines, voyages, Internet, etc., et on sent chez eux des choix réfléchis

Les jeunes artistes cherchent à inscrire leurs œuvres dans leur propre vécu quotidien

On note aussi que, plus que leurs prédécesseurs, ces artistes de la jeune génération cherchent à inscrire leurs œuvres dans leur propre vécu quotidien, dans leur confrontation à des questions d'ordre social, politique, religieux... Globalement,



ils semblent aborder ces questions avec intelligence et en même temps avec humilité, conscients du fait qu'en se présentant devant le public, ils risquent d'être décriés par celui-ci.

Leur langage est bien de leur temps. Peintres, ils s'adaptent aux matériaux nouveaux, à des formats peu conventionnels pour le marché haïtien. Ils osent sans retenue l'abstraction, travaillent très librement les formes et s'essaient, souvent avec bonheur, aux installations et aux nouveaux médias.

Sculpteurs, ils partent toujours de toute une variété de matériaux, des plus nobles au plus quelconques, sachant que ceux qu'ils ont choisis conditionneront l'œuvre et donc le message. Au niveau de cette nouvelle génération, les qualificatifs de primitif ou sophistiqué ne s'appliquent plus et surtout pas celui de naïf. Ils sont lucides et conscients de leurs responsabilités. En effet, pour eux, la carrière d'artiste représente moins un chemin vers la célébrité ou même la fortune qu'un moyen d'affirmation de soi. Ils ont vu ou ont appris combien les exigences du marché peuvent dénaturer l'art et faire dévier la carrière d'un artiste qui pourtant était porteur de promesses.

Plus que leurs aînés, enfin, ces artistes de la nouvelle génération privilégient le partage et se sont maintes fois prêtés à la réalisation d'œuvres collectives. La compétition entre eux ne se situe pas au niveau des techniques mais au niveau de leur sincérité. Avec eux, tous les espoirs sont permis.

Guy Poitry, écrivain et professeur de littérature française à l'Université de Genève*

«Une floraison d'écrits ancrés dans le chaos»

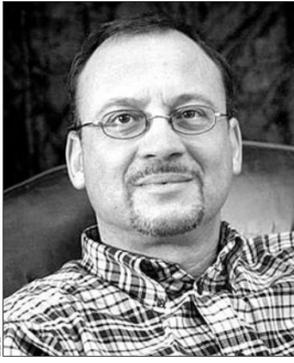
Pour qui voudrait y puiser son inspiration, Haïti a son histoire à offrir, toute une série d'événements, le plus souvent tragiques; et l'image, ou l'ensemble d'images, qu'on peut se faire d'un pays dépassant à plus d'un titre, mais dans lequel on pourrait se regarder comme en un miroir. Dans un entretien de 1995 avec Anne Marty, l'écrivain Frankétienne déclarait qu'Haïti nous renvoie, à nous tous, «une image agrandie du malaise mondial»; le désordre qui y règne (et aujourd'hui encore plus qu'il y a quinze ans) nous donnerait à voir, plus ostensiblement parce qu'en plus fort, en plus brutal, le chaos où toute notre planète est plongée (aux niveaux social, politique, écologique, etc.).

Avec mon roman «Dessalines», je songeais à poser à Haïti des questions sur notre monde aujourd'hui

A ses origines, pourtant, disons entre 1791 et 1804, Haïti semblait avoir autre chose à nous proposer. Il y avait, dans la révolte des esclaves, dans la liberté conquise, dans l'indépendance arrachée, un élan vers un monde meilleur, susceptible d'emprunter d'un souffle épique

bien des œuvres littéraires. Et ce souffle trouvait aisément à s'incarner en une figure historique, celle de Toussaint Louverture, le libérateur, héros épique tout autant que tragique de nombreux romans, poèmes, pièces de théâtre, du drame de Lamartine jusqu'aux écrits les plus récents.

Ce n'est pourtant pas vers lui que je me suis tourné quand mon intérêt s'est porté sur Haïti, même si je me suis arrêté à cette même période révolutionnaire. Haïti, alors, est un pays à créer, sur des bases qui n'ont rien de «naturel», contrairement aux Etats nationaux du XIXe siècle qui se cherchent un passé, des racines dans leur propre sol. En cette île, plus rien de ce qu'on cultive, de ce qu'on élève n'est «autochtone», tout a été importé par la colonisation; et celle-ci a entraîné la rapide disparition des Indiens et la déportation d'esclaves venus de différentes régions d'Afrique. A l'heure de l'indépendance, c'est à partir de quelque chose qu'on peut qualifier d'artificiel, issu d'un bouleversement créé par l'homme (par les Européens), que ce pays doit se construire, et sur des terres déjà épuisées par la surexploitation. Or cette situation historique d'il y a deux siècles pourrait avoir quelque chose à nous dire sur notre présent, qui s'est mis à lui ressembler, avec ses brassages de populations, ses fractures sociales, ses problèmes écologiques. En entreprenant d'écrire mon roman



Dessalines, je songeais à poser à Haïti des questions sur notre monde aujourd'hui.

Mais ces questions, d'emblée, Jean-Jacques Dessalines lui-même les a comme refusées. Car je ne me suis pas attaché à Toussaint Louverture, mais à celui qui fut son bras droit et son successeur; celui qui a conduit ce pays à l'indépendance, pour en devenir le premier chef d'Etat, avant de périr assassiné en 1806. On peut partager son existence en trois temps: la nuit de l'esclavage; les luttes pour la liberté; la gestion erratique du pouvoir, qui semble annoncer, presque programmer toutes les dérives ultérieures. Un historien serait tenté de voir en lui le premier représentant de ceux qui ont donné espoir au peuple haïtien avant de le décevoir cruellement; ou l'agent même de ce chaos dont Frankétienne tente de

formuler l'esthétique. Mais précisément, d'un point de vue littéraire, autre chose pourrait se dessiner à travers Dessalines; si le pays a bien du mal à avancer, à se construire, on assiste aujourd'hui à une floraison d'écrits littéraires ancrés dans cette réalité chaotique. De mon côté, j'ai essayé de donner forme à ce que Dessalines me proposait, avec un roman «décevant» comme lui, qui porte un nom de personnage historique, et ne «construit» pas cette figure, l'élude même souvent; qui paraît tâtonnant, et rebute son lecteur sans doute; qui ne mène à rien, laisse sa fin en suspens. Dessalines n'a rien édifié, et cette absence d'action, il est vrai, a eu des retombées tragiques sur le peuple haïtien. Mais on avait tant agi à la place des esclaves et sur eux; la France avait élaboré tant de lois, de codes, Napoléon en rajoutant à son tour. J'ai voulu voir en Dessalines, plutôt que l'homme de l'incurie et de l'échec, la figure de l'ironie, de la parodie, face à cette surenchère de législations, de planifications; l'image incarnée d'une prise de distance, où la non-intervention serait mue par une lucidité certes amère, mais qui est peut-être tout ce qui nous est laissé face au monde comme il va, au monde qui va tout seul dans des directions que nous sommes impuissants à modifier, et ne nous laisse de beau que des phrases, parfois vides.

*«Dessalines», Lausanne, Editions d'en bas, et Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

« Emmelie Prophète, Gérald Alexis, ce sont deux êtres que j'aime et que j'admire. Emmelie est poétesse et romancière, elle s'intéresse aux chemins qu'emprunte le livre. Faire vivre les auteurs en Haïti et dans le monde est sa mission, à la tête de la Direction nationale du livre. Elle aime voyager, ce qui est important dans sa fonction. Parce que le livre est une fenêtre sur le monde. Et je vois des Haïtiens enjamber la fenêtre. Gérald Alexis, lui, a été directeur du Musée des beaux-arts à Port-au-Prince. Il est imbibé de la culture haïtienne, de peinture, de théâtre. Il ne tient pas un discours de séduction. Il est efficace dans son action et éclairant sur les œuvres. Dany Laferrière »

PUBLICITÉ

Cirque Plume
Le Atelier du Peintre

“Le spectacle du Cirque Plume est fait par des vivants pour des vivants; il est joyeux, coloré, profond, poétique, sale, brouillon, précis, il est comme la vie.”

Du 25 au 27 mars 2011
Théâtre de l'Arena - Genève

Locations: Ticketcorner - Fnac
Renseignements au 0901 566 500 (CHF 1.49/min. depuis le réseau fixe) - livemusic.ch

Tribune de Genève | 24 heures | LIVE MUSIC PRODUCTION | lémanbleu | latélé | COOP | livemusic.ch

La compagnie Cirque Plume a le soutien: du Ministère de la Culture, du Conseil régional de Franche-Comté, de la Ville de Besançon, du Conseil général du Doubs. Aide à la production de ce spectacle: Ministère de la Culture, Département du Jura, La Coursive - scène nationale de La Rochelle, La Commanderie - Dole. Merci aux Villes de Salins Les Bains et de Besançon.

Sur l'île, la pellicule

Le Ciné Institute de Jacmel est une école fondée par le réalisateur David Belle. Il forme une nouvelle génération de cinéastes haïtiens. Par Arnaud Robert, Jacmel

« Plusieurs de mes livres ont été adaptés au cinéma, et j'ai moi-même réalisé. Mais j'ai choisi l'école de Jacmel, parce que je crois que le cinéma sera le dernier art populaire majeur en Haïti. C'est celui qui correspond le mieux à la sensibilité de l'île. Les Haïtiens sont tous tellement comédiens. »

Dany Laferrière



Les étudiants du Ciné Institute à Jacmel. Les élèves de l'école apprennent le métier dans un cadre paradisiaque, mais avec des moyens modestes.

PUBLICITÉ

LE PAYS DES REVES, C'EST SUR CANAL+

Cinéma, sport, séries, info, divertissement, créations originales...
Des films inédits à la télé et des événements sportifs exclusifs à vivre avec passion!
Pour découvrir le meilleur du divertissement, abonnez-vous sur CANALPLUS.CH

Alice au Pays des Merveilles
un film de Tim Burton
en mars, en exclusivité sur CANAL+



CHF **25** ./mois
pendant 6 mois⁽¹⁾
(au lieu de CHF 55./mois)
HD include⁽²⁾

LES CHAINES
CANAL+

UNE TELE SANS CANAL+, C'EST JUSTE UNE TELE.

(1) Offre valable jusqu'au 31 mars 2011. (2) Voir conditions complètes et modalités en magasins ou sur CANALPLUS.CH.

On dirait le Sud. Depuis la petite ville de Jacmel, à deux heures de Port-au-Prince, il faut encore louer une motocyclette et son pilote jusqu'à la commune de Cyvadier, en bordure de mer. Ne pas manquer le panneau érodé du Ciné Institute. Puis sillonner une dizaine de minutes dans les champs de bananiers et de tubercules sur une route la plupart du temps inondée. Tout au bout, c'est un ancien centre de plongée, plein de petits bungalows alimentés au solaire; ils datent du temps où l'on voyait des touristes en Haïti. Depuis quelques mois, une quarantaine d'étudiants apprennent à filmer depuis ce balcon sur l'océan, de calanques et de palmes. Au palmarès mondial des plus beaux sites d'école, le Ciné Institute devrait figurer en tête.

Paula Hyppolite accueille sous des tresses triomphales. Elle codirige l'Institut de cinéma de Jacmel. Au loin, son homologue, Andrew Bigosinski, un grand type blanc au crâne rasé, supervise la projection de courts métrages réalisés par les étudiants. La classe est une tonnelle, avec de grosses tables et un écran plasma. Tout est là, au milieu de cette demi-jungle. Les bancs de montage, la salle de doublage, les caméras entreposées dans une chambre – la piscine est vide mais on songe à la remplir d'eau de mer. Amoureux transi d'Haïti, le réalisateur américain David Belle a fondé il y a quelques années un festival de films à Jacmel, une cité coloniale où être artiste va de soi. Depuis 2008, il a créé les Ciné-Classes avec cette ambition: offrir les moyens à de jeunes Haïtiens de raconter eux-mêmes leur pays.

Le 12 janvier 2010, ils avaient cours. Dans une ancienne maison du centre-ville. La terre a tremblé, les murs se sont lézardés. Dans ces rues largement atteintes par le séisme, les étudiants ont juste pris des nouvelles de leur famille et de leur logement. Et ils ont saisi leur caméra. Pendant plusieurs semaines, sur le site internet du Ciné Institute, les réalisateurs en herbe

ont documenté le drame, l'arrivée lente des secours, celle des médias internationaux qui, la plupart, se concentraient sur Port-au-Prince. Face au déluge d'images captées par des yeux étrangers, le Ciné Institute a façonné ce reportage numérique, mis à disposition sur Internet, d'une perception locale des événements locaux.

Quelques jours après le tremblement, certains des étudiants se sont même retrouvés à Hollywood, pour filmer le clip de la chanson «We are the World». Survivants du désastre, ils sont entrés en studio avec Céline Dion, Jamie Foxx, Snoop Dogg. «C'était un moment fort et difficile. Nous

calquent sur le modèle du soap-opéra. Le Ciné Institute est une école de fiction où des professeurs internationaux en résidence enseignent à écrire un scénario et à le réaliser. Nous voulons que nos étudiants maîtrisent toute la chaîne de production.»

Grâce aux réseaux de David Belle, le Ciné Institute se taille une jolie réputation. Depuis le séisme, des professionnels et des professeurs internationaux en résidence enseignent à écrire un scénario et à le réaliser. Nous voulons que nos étudiants maîtrisent toute la chaîne de production.

«Nous ne nous reconnaissons pas dans la vision misérabiliste des médias. Nous voulons montrer le vrai «nous»

vivions des situations extrêmes, d'Haïti à Hollywood. Nous avons beaucoup appris», affirme Ebby Angel Louis, ancien étudiant qui a fait le voyage des Etats-Unis. Plus d'un an et demi après la tragédie, les choses semblent avoir repris leur cours. De cette série de courts métrages qu'ils viennent de réaliser, peu évoquent le séisme. Scènes domestiques, plutôt, femmes fortes, violence ordinaire et humour.

Sur l'un de ces petits films, qui servira de travail de diplôme et où les étudiants à tour de rôle tiennent toutes les fonctions (acteur, réalisateur, cameraman, monteur), deux mendiants entrent en compétition. Le premier n'a que sa main à tendre. L'autre chante des chansons à l'adresse des passants et récolte toute la charité. Les rires fusent, d'une drôlerie haïtienne que l'on ne voit presque jamais à l'écran.

«L'industrie du cinéma est quasiment inexistante en Haïti», affirme Andrew Bigosinski, qui ne parle pas français mais créole. «Les rares films parlent peu du quotidien, ils mettent en scène des gangsters et des nantis, ils se

cette bache; c'est là que la plupart des films du séisme ont été façonnés au milieu des décombres. «Il s'agissait de montrer le vrai «nous». Nous ne nous reconnaissons pas dans certaines visions misérabilistes que les médias internationaux ont transmises», précise Paula Hyppolite. Alors ils ont aidé les journalistes. Plusieurs étudiants ont accompagné la presse, pour traduire et expliquer.

Pour financer l'école, hormis la recherche permanente de fonds à l'étranger, le Ciné Institute s'est aussi mis aux films d'ONG. Un marché colossal dans un pays parmi les plus aidés au monde. «C'est une façon pour nos étudiants d'être confrontés à des commanditaires et d'apprendre à maîtriser un nouveau langage, plus pédagogique», dit Bigosinski. Les écoles en Haïti sont à 80% en mains privées. Leur niveau, depuis 25 ans, n'a cessé de baisser. A sa manière décomplexée, vivante, le Ciné Institute ouvre des perspectives uniques. Celle d'un pays qu'il n'est plus nécessaire de quitter pour le filmer.

www.cineinstitute.com

Le chansonnier haïtien publiait en 1978 un disque qui servait de bande-son à la fin du duvaliérisme. Par Arnaud Robert

Manno Charlemagne, la guitare de combat

CHANSON

Manno et Marco

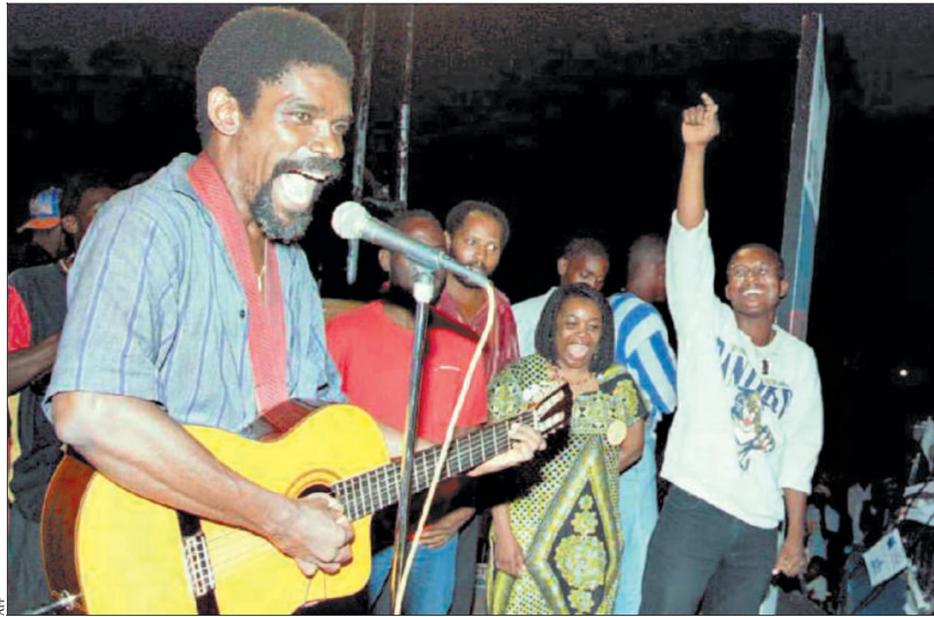
Manno et Marco

(Marc Records)



On le voit encore dans un restaurant haïtien de Miami, le Tap-Tap, un lieu peinturluré où l'on boit du rhum Barbancourt en dégustant des bananes pesées. Manno Charlemagne, derrière sa guitare, n'a jamais fait son âge. Moins encore aujourd'hui qu'il a dépassé la soixantaine. En 1978, quand il sortait ce disque avec son compère Marco Jeanty, Silvio Rodriguez et Pablo Milanès fomentaient de nouvelles chansons révolutionnaires à Cuba, Caetano Veloso et Gilberto Gil réinventaient la pop brésilienne. Et, depuis ce tiers d'île caraïbe qui avait arraché son indépendance en 1804, Manno Charlemagne aurait pu devenir leur frère à tous.

Il était musclé, rieur, captivant. Fils du quartier de Carrefour d'où sa mère l'avait expulsé en vitesse pour écouter les exilés de la campagne haïtienne. Manno s'était



inspiré de tout, des troubadours impérieux de la Caraïbe, des tambours vaudou, mais aussi de Jacques Brel et de Georges Brassens. Il était un homme du monde posé sur l'océan. Ses chants puisaient autant dans une certaine morale marronne que dans un fond de gauchisme poétique. Son créole, articulé comme une mécanique de précision, plonge encore la plupart des Haïtiens dans une nostalgie de la syntaxe et du bon mot.

Ce disque, brillant, calme, était un raz de marée. Une sorte de mise en demeure, sans en avoir

l'air compassé, adressée au duvaliérisme finissant. Plus tard, Manno a soutenu Jean-Bertrand Aristide. Il est même devenu maire de Port-au-Prince. Les métamorphoses aristidiennes et la roue qui tourne ont légèrement éclipsé ce chansonnier phénoménal qui a offert une bande-son à la transition politique de la dictature à la démocratie. En 1978, avec Marco, ils se frottaient à la bande FM de Radio Haïti Inter. Leurs chants d'engagement donnaient de l'espoir à une population qui n'attendait plus que Baby Doc déte.

Trente ans plus tard, le gros Baby ankylosé est de retour. Et Manno n'est toujours pas réapparu comme il le mérite. Haïti a exporté largement ses peintres. Et ses écrivains. Mais le miracle de la chanson haïtienne, cette manière d'être Français en Américain, et Africain partout, cette poésie qui ne doit à personne tout en rendant compte à tous, est encore largement méconnu. Le disque en question est difficile à trouver. Mais en 2006 est sorti un disque des *Inédits* de Manno Charlemagne, éminemment recommandable.

“ En 1978, je vivais déjà à Montréal depuis deux ans. J'ai fait un voyage éclair à Port-au-Prince et j'ai pu entendre le disque de Manno Charlemagne. J'étais effaré. J'écoute peu de musique. Mais celle-là avait un son. Elle me donnait envie de lire, ce qui pour moi est la qualité majeure de toute musique. J'entendais quelque chose de très urbain, une poésie sèche différente du romantisme général de la chanson haïtienne. Manno a une voix presque métallique, une diction à la Jacques Brel. Son petit lyrisme discret me rappelle Bob Dylan. Enfin, il existait un Haïtien comparable à mes chanteurs préférés. Quand il a été emprisonné par Duvalier, une pétition a circulé signée par Dylan ou Woody Allen. Manno Charlemagne a inspiré Manu, dans mon livre «Pays sans chapeau». Dany Laferrière ”

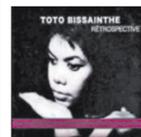
Presto

CHANSON

Toto Bissainthe

Rétrospective

(Créon Music)



Femme de l'exil, morte en 1994, Toto Bissainthe était comédienne, fondatrice de la Compagnie Griot. Elle a joué Ionesco et Molière. Mais sa voix, celle d'une chanteuse qui allait puiser dans le patrimoine vaudou et une poésie rurale, est pour beaucoup dans sa renommée. Son thème, «Dey» («Deuil»), est devenu au fil des ans une sorte d'ex-voto pour Haïti déclinant. Ses interprétations de traditionnels, comme «Dambalah» sur des arrangements de tambours, de chœur et de basse, font d'elle une des artistes les plus captivantes de la Caraïbe, hantée par le lien brûlé à l'Afrique.

ETHNO

Haitian Vodou

Spirits of Life

(Soul Jazz)



Parmi les dizaines d'enregistrements ethnographiques réalisés dans les temples du vaudou haïtien, ceux du label anglais se distinguent par leur qualité sonore et leur facture (beaux textes et des photos de Leah Gordon). Gravé sur la terre nue de la Société Absolutement Guinen, à Port-au-Prince, ce disque rappelle l'originalité du rituel haïtien face à ses frères cubain, brésilien ou néo-orléanais. Le son des tambours, bien entendu, mais surtout les chœurs féminins ont dessiné une grande part de la culture haïtienne que même les vagues de protestants américains de ces dernières années ne parviennent pas à faire taire.

ROCK

Boukman Eksperyans

Vodou Adjae

(Mango Records)



Apparu à la faveur du carnaval de 1991 dans les rues de Port-au-Prince, Boukman Eksperyans est mené par une légende haïtienne, Lolo Beaubrun, dont le père était une sorte de Bill Cosby local avec show télévisé et pièces de théâtre. Depuis 20 ans, l'orchestre, un temps produit par Chris Blackwell (qui avait popularisé un certain Bob Marley), continue de porter haut la musique rasin, d'inspiration rock et vaudou. Activiste conscient, Lolo a écrit certaines des pages les plus intenses de la modernité antillaise.

COMPAS

Orchestre septentrional

La Boule de feu d'Haïti

(AD Music)



Plus ancienne formation de l'île en activité, l'orchestre du Cap-Haïtien existe depuis 1948. Il mêle les rythmes du compas classique aux syncopes cubaines. Régulièrement renouvelée, la formation de 16 musiciens traverse l'histoire du son haïtien, depuis les rythmes congo jusqu'aux expériences les plus sophistiquées de compas direct, inventé par Nemours Jean Baptiste. Surnommé «La Boule de feu d'Haïti», l'ensemble voit encore ses chants régulièrement diffusés sur les ondes nationales même s'il a été souvent supplanté par un compas plus simple et assez épuisant.

CHANSON

Ti-Coca & Wanga-Nègès

Haïti Colibri

(Accords Croisés)



Modèle du troubadour haïtien, dont les maracas saisissent régulièrement les places publiques de Jacmel, de Port-au-Prince ou des Gonaïves, Ti-Coca crée une œuvre drolatique et sensible, nourrie elle aussi aux sons de la campagne. Jamais complexé par les fausses notes, les accordéons roués et les guitares en quinconce, le chanteur est un original qui résume à lui seul une sorte d'esprit haïtien, bourré de proverbes et de lubricité joueuse. Il n'a pas la voix d'Azor ou de Boulo Valcourt, mais son chant plonge immédiatement dans les palmeraies du Sud.

CLASSIQUE

Marc Ribot

Plays Frantz Casseus

(Melod)



Décédé en 1993 à 77 ans, le compositeur et guitariste Frantz Casseus a fabriqué depuis les années 1940 une œuvre pour guitare qui, à bien des égards, en fait un équivalent haïtien de Villa-Lobos. Fervent amateur des rythmes champêtres et du son vaudou, il a même un temps fait partie de l'orchestre d'Harry Belafonte qui a chanté son «Mesi Bon Dye». Elève de Casseus, le génial guitariste américain Marc Ribot (Tom Waits, Alain Bashung) enregistre ici certaines des plus belles pièces de Casseus à la guitare acoustique. A. Ro.

CONSULTEZ LES CRITIQUES DISQUES

SUR INTERNET
www.letemps.ch/disques

La star du hip-hop sortait en 2004 un petit chef-d'œuvre

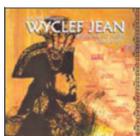
Wyclef Jean, voie créole

HIP-HOP

Wyclef Jean

Welcome to Haïti: Creole 101

(Sak Pasé Records)



On peut penser ce qu'on veut du bonhomme. De son assez grotesque candidature avortée à la présidentielle haïtienne. De son créole étoffé dans les banlieues new-yorkaises. De son côté «diaspora», dont la référence ultime est plutôt l'empire américain que la campagne caraïbe. Mais Wyclef Jean, star internationale du hip-hop au sein des Fugees et modèle culturel pour toute une partie de la jeunesse haïtienne, publiait en 2004 un disque puissant.

Sur la couverture, à l'occasion du bicentenaire de l'indépendance, Wyclef posait en tricorne.

Pour ce disque sorti discrètement, il convoquait une faction de jeunes rappers haïtiens, de joueurs de compas (le rythme populaire sur l'île) et la voix du journaliste assassiné Jean Dominique en ouverture. Hommage bruyant aux troubadours, aux cadences de l'Haïti colonial et à cette relation tordue entre le voisin mastodonte et ce petit pays créolophone, *Welcome to Haïti* est un disque américain, au sens du continent. Et profondément créole, au sens d'Edouard Glissant.

Wyclef puise partout. Il répond de la manière la plus concrète aux enfants de Cité Soleil et du Bel Air, à ces nouveaux gangs récupérés par Aristide, aux jeunes Haïtiens de l'après-Duvalier qui ont affiché Tupac ou 50 Cent dans leur petite chambre.

Difficile de savoir ce qu'il restera de cette culture singulière lorsque l'anglais aura définitivement conquis Haïti. Wyclef suggère une voie. Passionnante. A. Ro.

PUBLICITE

nouveau

Anna Netrebko / Marianna Pizzolato

Stabat Mater de Pergolesi
Dir: Antonio Pappano

Deux voix féminines complices qui rendent tout le drame et l'émotion de ce célèbre Stabat Mater.

Edition Deluxe CD & DVD.

EN CONCERT
le 28 avril au Victoria Hall de Genève

Billets en vente sur www.fnac.ch

fnac.ch
partageons nos passions